

Moi, moi,
Abram Potz
ram Potz

de Foulek Ringelheim



LUC PIRE
ELECTRONIQUE



Moi, Moi, Abram Potz

Foulek Ringelheim



Littérature

Moi ! Moi, Abram Potz, j'ai tué. De mes mains crevardes et frigides, sans mobile conscient, sans émotion, sans effort, d'une chiquenaude gratuite, j'ai jeté un homme à la mort. J'ai accompli mon premier meurtre et je retrouve une raison, non de vivre, je n'en demande pas tant, mais de différer mon trépas. Je me sens comme galvanisé, soulevé par une incroyable alacrité. Je dis : *premier crime* comme on dit : *premier amour* : ils procurent des jouissances équivalentes. Enfin, je le présume car j'ai depuis longtemps oublié le goût du second. Je sais qu'il y en aura d'autres. D'autres crimes. C'est

le premier d'une série. C'est une nécessité. Mais oï !
Abram ! oïch ! du calme !

J'écris pour refroidir mon exaltation. J'ai acheté à la boutique de l'hôtel un cahier d'écolier à couverture plastifiée bleu pétrole à spirale, de trente-deux feuillets quadrillés. J'ai traversé le hall de l'hôtel d'une démarche ailée, en balançant ma canne, un sourire sardonique aux lèvres. J'ai attendu l'ascenseur en bourdonnant sans cesser de sourire sur l'air de "*Alouette, gentille alouette*", battant la mesure du pied droit et de la tête. Dans la cabine de l'ascenseur, je me suis trouvé face à une grande femme brune et parfumée. Je n'ai pas vu son visage, mes yeux brouillés s'étant fixés sur sa poitrine immodeste et chocolatée dont les globes comprimés se bousculaient, s'écrasaient l'un contre l'autre pour s'évader du corsage de soie blanche. Tandis que je rendais un hommage glouton à ces gourmandises gorgées de soleil, mon sexe – si je puis ainsi qualifier ce lambeau inerte – fut traversé par un frémissement. Quoi ? me dis-je, le sexe aurait-il une

mémoire autonome ? Mais non, ce ne fut qu'une spasme imaginaire, un faux départ causé, sans doute, par une rémanence de mes érections défuntes. Arrivé au cinquième étage, je me suis incliné devant les friandises charnues et je suis sorti en murmurant : "Merci quand même".

J'ai pris un bain tiède, je me suis assis en peignoir devant le bureau en tek, placé contre le mur sous une gravure représentant un lac bleu entouré de montagnes, et j'ai ouvert mon cahier. Le stylo aux doigts, j'ai longuement cherché ma première phrase. J'ai toujours soigné la première page de mes cahiers. En toutes choses je n'ai jamais pris de plaisir véritable qu'aux préliminaires. De mes rapports amoureux je ne retenais que le premier coup. Et c'est par la première phrase qu'on saisit son lecteur à la gorge. J'ai d'abord écrit : *le démon du crime a fondu sur moi et a pris possession de mon être poussif. J'ai entamé aujourd'hui, in extremis, une carrière forcément brève mais glorieuse, d'assassin.* Cette phrase emphatique, enflée comme

une bouse de vache m'a déplu. Je l'ai barrée. Ont coulé de ma plume, ces mots : *Moi. Moi, Abram Potz, j'ai tué.* J'ai trouvé ça, non pas extraordinaire, mais cinglant et juste. Ce redoublement du moi et l'emploi de ce verbe terrible – *tuer* – dans sa forme absolue, c'est une petite trouvaille ; cet aveu solennel mais sans fioritures traduit assez mon éblouissement devant mon crime.

Je suis membre de l'association *Les voyages d'Hippocrate*, un club qui organise des séminaires médicaux itinérants d'une semaine aux antipodes, alliant l'évasion et la science, le tourisme forcené et la recherche médicale, l'exotisme et la formation continue, la béatitude et la concentration. De l'aube au crépuscule, en autocar, en avion, en bateau, à pied, nous partons à l'assaut des sites, des ruines, des temples, des musées, des boutiques de souvenirs, du village auquel les touristes vulgaires n'ont pas accès. Au retour, avant le dîner, insoucieux de leurs courbatures, les médecins se réunissent dans un salon de l'hôtel pour deux heures

de séminaire donné par un authentique professeur de Faculté, avec discussion de cas cliniques et projection de diapositives, tandis que leurs épouses ou compagnons se prélassent au bord de la piscine, au salon de massage ou dans leur lit. Moi, je suis psychiatre. C'est dire que les questions d'épidémiologie ou les symptômes des nouvelles maladies infectieuses ne m'intéressent pas. Mais je me fais un devoir de ne manquer aucun de ces bains d'ennui. Pourquoi ? par esprit d'équipe. Et aussi – je le dis en chuchotant – par civisme : ces voyages sont fiscalement déductibles et je ne voudrais pas passer pour un sordide profiteur, pour un parasite fiscal. Mais il ne faut pas trop m'en demander : je me contente de sauver les apparences. Assis au fond de la salle, j'écris mon journal de la journée. Quand mon abrutissement est à son paroxysme, la main en visière, je m'accorde un sommeil précaire. Les autres m'observent à la dérobée. Ils aimeraient savoir ce que j'écris, mais aucun n'a l'audace de m'interroger. Mon visage de momie et mon regard glacé sont dissuasifs.

Je suis le plus ancien des *Voyages d'Hippocrate*. Les circuits que l'association propose sont d'une qualité supérieure. Rien de commun avec des grandes migrations planifiées des troupeaux humains. Rien avec ces cargaisons d'hurluberlus bariolés, déversées sur les plages, dans les piscines, dans les villes et dans les musées les plus reculés de la planète. La sélection des membres sur une base professionnelle – qui plus est, l'exercice de l'art de guérir – réduit les risques de trop fortes disparités sociales et culturelles, tend à la constitution d'une aristocratie touristique. Voyageurs d'élite, nous ne partons qu'en basse saison et ne descendons que dans les palaces, afin d'éviter le contact avec la plèbe. Nous formons des groupes de trente personnes au plus, liés les uns aux autres par des souvenirs communs. D'un voyage à l'autre, il s'établit entre elles des amitiés mineures, éphémères mais intenses, nourries d'émerveillements partagés, de fatigues solidaires, de désirs réprimés et de confidences échangées. Les importuns, les briseurs d'harmonie sont éliminés,

rayés des listes. Et c'est finalement une bande de copains qui se retrouvent chaque année, en novembre, à l'aéroport de Roissy, hilares comme des collégiens partant en colonie de vacances.

J'ai atteint l'âge triste où l'on n'a plus que les yeux pour jouir. Je m'adonne donc avec délectation au voyeurisme. J'observe mes camarades, je les scrute, je les sonde, j'ausculte leur âme et je lorgne, par principe, les seins et les fesses des dames. Malgré ma longue pratique, j'en apprends sur la perversité de l'être humain. Plus que jamais, le sexe mène le monde. Il m'a été donné de vérifier cent fois la vérité de ce vieux truisme. Il le mène à sa perte. Je crois avoir tout vu. A Ouarzazate, j'ai vu Amélie Navarro, pharmacienne, quinquagénaire et nymphomane, se frotter jusqu'à l'orgasme contre la bosse d'un dromadaire pour touristes qu'elle chevauchait ; je l'ai photographiée à la sauvette ; la photo se révéla superbe : les jambes raidies, les reins cambrés, les poings serrés, la bouche ouverte, les yeux révoltés : une allégorie du plaisir. Le vieux dromadaire, avec son air immensément fat, ne se

doutait de rien. L'année suivante, au Cap, j'ai fourré le cliché dans le sac à main d'Amélie. Sa stupeur quand elle la découverte aurait mérité une photo. À Saint-Domingue, dissimulé derrière un journal déployé comme un détective d'hôtel, j'ai vu Jean-Jacques Poulain, quarante-huit ans, radiologue bedonnant, se glisser dans la chambre de Betty Baguette, trente-deux ans, juge d'instruction, squelettique et myope. Le mari de Betty, Maurice Levaque, un vétérinaire jaloux, provoqua un psychodrame le lendemain matin, au petit-déjeuner : il se leva, déclara que Poulain était un porc et Betty une pute étique dont il faisait cadeau à tous les mâles du groupe. Betty éclata en sanglots et Levaque de rire. Il me confia, un peu plus tard, qu'il avait passé cette nuit-là dans le lit de Véronique Mistral, une chimiste portant perruque, épouse de Jean-Jacques Poulain. A Pékin, j'ai vu un cancérologue réputé et un juriste, spécialiste des droits de l'homme, se battre jusqu'au sang dans l'autocar pour occuper le siège, très convoité, à côté du chauffeur. Au Tibet, j'ai vu Noé Mochkowitch,

cardiologue de renom, juif ashkénaze, quarante-quatre ans, névrosé au deuxième degré, ne se déplaçant jamais sans sa maman, s'enfermer dans un ashram de l'Himalaya et refuser de revoir sa mère qui mourut de chagrin deux mois plus tard. J'ai vu la mort frapper Juliette Grouchnova, une femme très belle, sportive, intelligente, acupunctrice d'origine bulgare ; par une fin d'après-midi d'octobre, nous montions, en échangeant des contrepèteries, l'escalier de l'hôtel Oriental à Bangkok quand elle a émis un hoquet, s'est adossée au mur, à côté de la photo du prince Rainier de Monaco et lentement s'est assise sur une marche, la tête pendant sur le côté, sa jupe découvrant ses cuisses brunes et musclées ; je me suis agenouillé et j'ai pressé ses seins de mes mains avides : hélas ! ils étaient morts ; les autres accouraient : j'ai retiré mes mains et j'ai pris un air affligé. Pourquoi elle et pas moi ? c'est injuste. Sur une montagne du Caucase, j'ai vu Sébastien Gouverneur, homéopathe lacanien, capable de risquer sa vie pour un calembour, se jeter dans le vide en criant quelque chose que personne

ne comprit ; à côté de moi, sa femme, Lucette, préfète de lycée à la voix virile, aux petits yeux vert-de-gris, a murmuré : “Le crétin ! s’il croit m’épater...” ; j’ai vu au fond du gouffre, l’horrible fricassée humaine sur les rochers ensanglantés, tandis qu’ autour de moi les appareils photo crépitaient. A Louqsor, alors que je méditais un soir au bord du Nil, je fus effrayé, puis intrigué, puis troublé par ces soupirs éperdus et ces gémissements rauques que seule la volupté arrachent aux hommes, puis j’ai vu Jean Moniquot, rhumatologue à barbe blanche, membre du conseil de l’ordre des médecins, qui nous rebattait les oreilles de ses questions d’éthique médicale et de sa joie d’être grand-père, sortir d’un buisson, suivi d’un garçon de dix ans. Ah ! j’ai exploré tous les recoins de l’humaine turpitude, sous toutes les latitudes et sur toutes les altitudes. Qui suis-je, me direz-vous non sans pertinence mais néanmoins à tort, pour distribuer les blâmes au nom de la morale, moi qui me targue d’être un assassin. Je ne m’en vante pas, mesdames et messieurs les jurés, j’en fais la

confession en toute humilité. Je juge mes congénères à l'aune de leurs propres principes. Je ne parle pas au nom de la morale mais au nom de la vérité. Mais le temps n'est pas encore venu de plaider.

J'écris ces lignes à Guatemala City. Il n'est pas sans intérêt que je procède au relevé d'identité de mes compagnons de voyages qui seront probablement appelés à témoigner à mon procès. A charge ou à décharge, je n'en sais rien, je suis impatient de les entendre. Il y a quatre médecins généralistes : André le taciturne et son épouse Yvette, avocate, fausse ingénue; Léon-Joseph le mythomane et sa femme Agnès, petite, dodue, détective privée; Louis dit Garibaldi, maniaco-dépressif et sa maîtresse, Madeleine, dermatologue rieuse; vous lui dites bonjour : elle rit, vous lui montrez un arbre : elle s'esclaffe; Lucie, soixante-huit ans, célibataire, visage gris et flasque, moustachue, elle porte sa virginité moisie comme un certificat de bonne vie et mœurs, elle me déteste, je récuse d'avance son témoignage. Il y a Antoine :

neurologue, quadragénaire, poète à la chevelure byronienne, chante Mouloudji, Brel et Brassens et son épouse Martine, photographe mélancolique. Hector le gynécologue, alcoolique, débraillé, théâtral, et sa maîtresse, Elisabeth, un mètre quatre-vingt cinq, sociologue post-moderne, sarcastique, adonnée au haschisch. Thomas l'anesthésiste, snob, faux bègue, regard flou à la Robert Mitchum et sa concubine Corinne, diététicienne, herbivore et autoritaire. Claude et Claudine, tous deux dentistes, aimables et gais. Marianne, pédiatre, belge d'origine roumaine, artiste peintre, charmante, flanquée d'un amant détestable, Augustin Goth, juge défroqué, impavide, regard inquisiteur, je n'aime pas cet homme. Maggy, ophtalmologue blonde, lesbienne, poitrine plantureuse, séropositive et son amie Pénélope, antiquaire, allumeuse, derrière énorme sanglé dans une jupe bleu ciel. Hadrien, chirurgien rubicond, collectionneur de narguils et son épouse Amélie, pharmacienne, longs cheveux roux brillants, c'est la nymphomane que j'ai photographiée à Ouarzazate à cheval sur un

dromadaire. Thérèse, cardiologue professant des opinions réactionnaires pour faire enrager son mari, Jean-Lou, notaire étrange, ascétique, marxiste-léniniste. Roger, professeur d'immunologie, savant, modeste et narquois et sa femme Gilberte, architecte grincheuse et mystique aux yeux jaunes. Il y a moi, psychiatre juif en décomposition, au sexe grabataire, âgé de quatre-vingt-six ans. Je dis bien quatre-vingt-six ans. Pour réaliser la fusion de cette troupe composite, nous pouvons compter sur l'autorité de notre accompagnateur et ami Jean-Simon, dit Jean-Sim, soixante-dix ans, chef d'entreprise à la retraite, gaillard, organisateur pointilleux, charismatique et jovial.

Il est 20 heures 30, le mercredi 5 novembre 1997. Nous sommes au Guatemala, le pays où, selon Gloria Montenegro de Chirouze, citée par le guide Bêta, les Mayas inventèrent le zéro, il y a mille ans, le pays des Indiens Quichés, un peuple paisible et souriant. Nous sommes arrivés dimanche 2 novembre. Trois journées éreintantes qui auront plus compté dans ma vie que mes trente dernières

années. Trente ans d'agonie, trois jours pour une résurrection. Je suis arrivé ici, décrépît, marcescent, accablé par le fardeau de ma sénilité ; je repars allègre, ricanant, doté d'un improbable destin. Récapitulons. Je recopie ici les notes de mon carnet de poche.

Dimanche, 2 novembre

Deux heures du matin : arrivée à Guatemala la Ciudad, après une escale poisseuse à Houston (Texas). Hôtel *Las Américas*. Sept heures : petit-déjeuner. Huit heures : autocar. Comme d'autres, pour tuer le temps, font des mots croisés, moi je me diverts en faisant le point sur moi-même. J'en suis où ? Je vais, je le répète, sur mes quatre-vingt-sept ans. Je n'ai plus connu de femme depuis douze ans et quarante jours. Comme dit si justement le premier eunuque dans la neuvième lettre persane de Montesquieu, je suis séparé pour jamais de moi-même. Le drame c'est que je conserve un âge mental de trente ans. Ma mémoire taquine me repasse les images de mes anciens triomphes. J'ai des rêves érotiques et des matins lamentables. Mais je suis soulevé par un sentiment qui écrase tous les autres et me fournit ce reliquat d'énergie qui me tient debout : la haine. Je hais les jeunes. D'une

haine folle, aveuglante, inextinguible et bienfaisante. Je vois bien que je les dégoûte. Mon existence qui se prolonge démesurément – mais nom de Dieu, est-ce ma faute ? - leur apparaît comme une obscénité et une provocation. Ils ne me pardonnent pas de m'obstiner à traîner ma déplaisante carcasse sur cette terre où je n'ai plus de place, tels ces visiteurs indésirables qui s'incrustent jusqu'à une heure avancée de la nuit et ne se résolvent pas à partir, malgré les signes d'impatience de plus en plus furibonds. Ils voudraient me pousser dehors, refermer sur moi la porte de mon tombeau, mais il n'osent pas : dans notre société, vieillesse oblige. Ils me condamnent à rester. Ils se détournent de moi comme d'un spectre répugnant. Je me vois dans leurs regards horrifiés, monstre terreux, ratatiné et branlant. Mon apparition les plonge dans l'effroi : je suis ce qu'ils seront. Les voyages forment la jeunesse et achèvent les vieillards. C'est pour ça que je voyage. Salauds de jeunes ! Aujourd'hui je situe la fin de la jeunesse à soixante-dix ans, ce qui me

laisse pas mal de monde à haïr. Oui, je suis un sale petit vieux.

Dans le car, j'ai été obligé de m'asseoir à côté de Lucie, la généraliste presque septuagénaire à l'hymen infrangible et blindé. Son bras droit accaparait l'accoudoir mitoyen. Elle se curait les dents avec la langue, produisant des bruits abjects de succion ponctués par des raclements de gorge et des reniflements. Les mains sur mes oreilles j'ai sifflé l'air du *Pont sur la rivière Kwai*, sans arriver à couvrir les ignobles clappements. J'ai fini par débrancher mon appareil auditif, me privant des explications de notre guide locale, Lucrecia, qui nous parlait des combats de Roberta Menchu, prix Nobel de la paix, en faveur de la paysannerie misérable et opprimée du Guatemala.

Premier arrêt : le musée archéologique. Pendant qu'ils visitent, je me promène dans le parc *Aurora*. J'en ai définitivement terminé avec les musées. Je me fiche des urnes funéraires mayas. Je ne vais pas gâcher mes derniers moments par des punitions

culturelles. La visite a duré trente minutes. J'ai repris ma place à côté de l'abominable pucelle qui poursuit son curetage dentaire. Ses glandes sudoripares sont entrées en action : elle pue. Je dois respirer par la bouche.

Deuxième arrêt : musée *Popol Vuh*, sur le campus de l'université Francisco Marroquin. Pendant que les autres se tapent les vestiges des civilisations Quiché-Mayas, je m'assieds sur un trottoir, le dos au mur et je laisse le soleil me réchauffer les os. J'ai dormi. Rêvé d'une géante étendue dans l'herbe d'une prairie, nue, le corps attaché au sol comme Gulliver chez les Lilliput ; contre son flanc, une échelle dont je gravis avec aisance les cinq échelons et je me couche en chien de fusil sur son ventre, les pieds dans sa toison, la tête au fond du vallon creusé entre ses seins. Je me réveille au moment où un touriste italien jette une pièce de monnaie dans mon panama qui a roulé sur les pavés. Mon râtelier supérieur s'est déchaussé pendant mon somme. Je maudis mon prothésiste.

Je regagne l'autocar et j'attends le retour du groupe en bavardant avec Danielito, notre chauffeur, dont le visage brun et tanné semble avoir servi de modèle pour la fabrication des masques indiens antiques : cheveux noirs et drus, front bas, nez busqué, lèvres épaisses. Il me lance un regard d'intelligence et m'invite à le suivre à l'arrière du car où il me montre les deux derniers sièges qu'il a débarrassés à mon intention des caisses en carton qui les encombraient. Il me libère des griffes de ma tortionnaire. Il a tout compris, l'Indien.

Repartons pour Antigua : quarante-cinq kilomètres. Devant moi sont assis Claude et Claudine, les dentistes. Eux, je les aime bien – je veux dire que je ne les hais point - surtout elle : une femme pensive et distinguée aux yeux pervenche. Elle me tutoie malgré le gouffre de quarante ans qui nous séparent, et ce tutoiement m'est une caresse, un onguent sur les gerçures de mon âme. Elle me lance un clin d'œil :

- Dis donc, cruel Abram, tu abandonnes cette pauvre Lucie ?

- Elle m'a fait des propositions qui ne sont plus de son âge.

Elle rit comme une marquise, sans découvrir les dents.

- Et tu n'as pas voulu abuser du trouble où tu l'as jetée...

Oh ! la fine dame ! Comment fait-elle pour supporter la vue de ma face lépreuse ?

À la sortie de la ville, arrêt photos sur une crête surplombant les bidonvilles sauvages qui s'étagent à flanc de colline au milieu des décharges publiques. Personne ne descend à cause de l'odeur et par crainte des agressions. Ils photographient la misère indigène à travers les vitres du car. Je ne m'encombre plus d'un appareil photo. À quoi bon les souvenirs quand la mort s'apprête à me cueillir dans la minute qui vient ? J'ai le privilège d'aller les mains libres, l'épaule légère. Un voyageur sans

caméra paraît aussi farfelu qu'un chasseur sans fusil. Cela me donne un genre.

14 heures : Antigua, petite ville calme, vieilles maisons basses en pierre, rues étroites. Le restaurant *Las Antorchas*, tenu par deux français de Toulouse. Incapable de manger : mon dentier me scie les gencives. Les prothèses dont je suis équipé sont les symboles de ma ruine : deux dentiers complets, deux oreillettes auditives, mes lunettes, ma hanche en plastique, mon stimulateur cardiaque, ma canne au pommeau en forme de vulve.

J'esquive la corvée du magasin de jades et je regagne ma chambre à l'hôtel Ramada. Mes doigts, tremblotants et tordus par l'arthrose, peinent à introduire la clef dans la serrure. Une jeune femme de chambre en tablier blanc, prise de pitié, me prend doucement la clé des mains. Un petit vieux, c'est aussi inoffensif qu'un enfant. D'un soufflet, elle me flanquerait par terre. Tandis qu'elle se penche pour ouvrir la porte, je lape mentalement la fraîche sueur de sa nuque pubescente. Et si je subsistais comme ça

jusqu'à cent ans ? De grâce, non ! J'avale mon
sommifère.

Lundi, 3 novembre

Alors que je me dirige vers le car, Augustin Goth, l'ex-juge, m'aborde d'un air paternel et me déclare qu'il fait beau, ce qui n'appelle pas de réponse. Puis il me pose l'immanquable question :

- Dis-moi, Abram, est-ce que tu pratiques toujours ?

J'ai une réponse toute prête :

- De quelle pratique parles-tu, Augustin ? La religion ? Je suis un Juif athée. La fornication ? Une fois tous les neuf ans, j'entame ma neuvième année d'abstinence. Un sport ? le hoquet sur glace et le karaté. La psychiatrie ? je le pratique plus que jamais, mais, dans l'état où je suis c'est moi qui m'étends sur le divan.

- J'aime ton humour, Abram.

- Toi-même, tu étais juge, je crois ? pourquoi ne pratiques-tu plus ?

- Une crise de foi, mon cher, sans e, bien sûr.

- J'adore ton humour, Auguste.

Il a eu le bon goût de ne pas m'aider à grimper dans l'autocar. J'ai repris ma place dans le fond où je dispose de deux sièges. Je ne connais pas de lieu plus propice au défoulement qu'un autocar bringuebalant sous de joyeux tropiques. La levée des inhibitions qui seules permettent une vie sociale soutenable, l'abolition des tabous, l'oubli de toute pudeur libèrent les conduites les plus bestiales et substituent à la parole le fracas du rire. Moi, je ne ris jamais. L'humour : oui, le sourire : oui, le rire : non, c'est indigne de l'homme. Mobilisant la rate et le sphincter, le rire rabaisse l'être humain au rang de l'animal. Songez au rire caverneux des natures chevalines, au rire carnassier des fascistes, au rire lubrique des cochons. Vous êtes dans un restaurant ; soudain, un homme seul à une table hurle à la mort comme un chacal : c'est un fou ; on le jette dehors ;

un autre, entouré de convives distingués, pousse des rugissements en se battant les cuisses : il rit ; on le laisse faire. Je vous le dis : l'homme qui rit est une bête. Une demi-heure après le départ, nous sommes en pleine bacchanale. Une tornade de blagues et de calembours imbéciles entrecoupés de hennissements et de sanglots. "Eh ! les amis, crie Louis, au déjeuner, on se farcit une Quiché lorraine ?". Ce beau trait est suivi d'un long rôle d'asthmatique. "Et la Quiché lorraine, on se l'enfile avec nos sabots dondaine ? Quoi ?", hurle un autre. "Mais non, les potes, hulule une femme, avec une capote !". Vous voyez le niveau ?

La chaleur émolliente a finit par terrasser les plus agités et par assoupir la compagnie. Je rêve sur les paysages qui défilent. Amusants cimetières indiens, édifiés en rase campagne sans mur d'enceinte, dans un désordre de pierres tombales peintes de couleurs criardes. A la sortie d'un village, le car est bloqué par la foule affluant vers un marché. J'échange à travers la vitre un troublant regard avec une petite fille de dix ans, debout au

bord de la route, en short, les pieds nus dans la boue, les genoux éraflés, serrant sous son aisselle le cou d'une poule qui se tortille et claque désespérément du bec ; elle me dévisage de ses grands yeux noirs impassibles et une sensation confuse s'insinue dans ma chair tannée, que je n'ose pas toute de suite identifier, mais il n'y a pas de doute : cette petite a réveillé en moi le désir. Deviendrais-je pédophile comme un de ces prêtres cacochymes dont s'effraie la chronique ?

Jean-Sim, accompagnateur consciencieux, traverse le car dans toute sa longueur, prend des nouvelles de chacun et distribue des bonbons. Il met sa main sur mon épaule, sans appuyer :

- Ça va, mon vieux Abram ? Pas trop fatigué ?

- Un Potz n'est jamais fatigué.

- Sacré Abram, tu nous enterreras tous.

- Oh ! non, Jean-Sim, c'est eux qui me feront mourir de rire

Arrivée le soir à Chichicastenango (on dit : Chichi) au bout de six heures et demie de route bosselée et poussiéreuse. Desséché et rompu comme une vieille bûche, je me mets au lit sans dîner.

Mardi 4 novembre

Huit heures : le carnaval indien explose sur le marché de Chichi. Les danseurs en costumes chamarrés, où dominant le jaune et le bleu, tournoient sur un rythme obsédant, martelant la terre de leurs bottes. Il y a une fanfare composée d'un accordéon, d'un xylophone, d'un trompette et de deux timbales. Masques mayas et plumes d'autruche. Partout se répand une âcre fumée d'encens. Je dérive dans les remous de la foule, me frottant sans vergogne contre les croupes des matrones quichées qui se trémoussent en cadence. Mais je perds pied, je suis charrié comme un débris sur la mer. Mon cœur s'affole : crise de tachycardie. Il me vient des suées d'angoisse. J'étouffe, j'ai peur d'être piétiné. Je m'extirpe péniblement de la cohue et j'attends que mon cœur se calme. Puis je vais en claudiquant par les rues désertes, jusqu'à l'église

Santo Tomas qui date du XVI^e siècle. Sur le parvis, du copal brûle dans des boîtes de conserve. À l'intérieur, un tapis de pétales de roses et d'épis de maïs et ça et là, à même le sol, des bougies allumées. Dans un coin, une vieille accroupie boit de l'eau-de-vie au goulot de la bouteille. Prenant appui sur ma canne, je m'agenouille et m'assieds par terre, le dos contre la muraille fraîche, en face d'un Christ en croix carnavalesque : basané, une barbe de conquistador, des fleurs pourpres dans sa couronne d'épines elle-même posée sur un foulard rouge dont les pans flottent sur son torse luisant, autour de la taille un paréo violet dont les franges jaunâtres couvrent ses genoux. Je sombre dans un sommeil malsain et poreux en formant le vœu que ce soit le dernier. J'en sors hébété, entouré de quelques membres du groupe qui font admirer les grossiers colifichets qu'ils ont achetés aux marchands de souvenirs. Je suis cloué au sol comme Grégoire Samsa métamorphosé en vermine. Je ne pourrais me relever qu'au prix d'une gymnastique grotesque et humiliante : d'abord rouler sur le côté

pour me mettre à quatre pattes, souffler, puis tenter de me redresser, une main crispée sur le pommeau de la canne, l'autre agrippée au mur. Pas question de leur offrir ce spectacle. D'ailleurs, ils se dirigent vers la sortie sans plus se soucier de moi que d'une merde sur un trottoir. Seul Jean-Sim a compris ma détresse. Il me tend la main et me met debout d'une traction élastique.

Nous reprenons la route. Les yeux fermés pour qu'on me laisse en paix, je rumine mon ressentiment, je régurgite ma bile. De mon imagination misanthrope naissent des idées de calamités comiques dont seraient victimes mes collègues : Thomas frappé d'impuissance, Amélie de frigidité, Maggy de diarrhée chronique, Hadrien d'hémiplégie, Hector d'incontinence, Agnès de démence, Goth d'amnésie, Lucie violée par sept guérilleros, etc. Deux pensées résument pour moi toute la philosophie occidentale : *Je pense donc je suis et L'enfer, c'est les autres*. Et la vieillesse,

ce long, cet infernal supplice ? Moi, je dis : l'enfer, c'est les jeunes.

Le soleil se couche sur le lac Atitlan quand nous arrivons à Panajachel. Nous descendons à l'hôtel Playa Linda. Grand luxe. Avant le dîner, je me détends dans l'un des profonds fauteuils du salon en buvant une vodka. J'ai décidé de rompre la cure d'abstinences multiples que les bons médecins prescrivent aux bons vieillards afin de prolonger leur existence végétative et que j'observe depuis quinze ans par conformisme, par couardise, me privant stupidement de plaisirs ultimes qui auraient pourtant le double avantage de me donner d'ultimes instants de bonheur tout en hâtant la délivrance à laquelle tout mon être aspire. Goth vient s'asseoir près de moi et, comme s'il m'avait deviné, m'offre une gauloise. La cigarette de mes vingt ans ! La première bouffée m'étourdit, la deuxième, opérant à la manière de la petite madeleine de Proust (« *La meilleure part de notre mémoire est hors de nous* », écrit-il) ramène dans mon cerveau les

chauds arômes de ma première nuit d'amour, et la cigarette reprend automatiquement sa place entre mon index et mon majeur droits. Je n'exclus plus de me vautrer, un de ces jours, dans le stupre. Le *Viagra* n'est fait ni pour les chiens ni pour les jeunes. Je veux perpétrer sur ma personne une lente euthanasie hédonistique. J'offre une double vodka à Goth. Pourquoi feint-il de s'intéresser à moi, ce fourbe ? Avant de regagner ma chambre je signale à Jean-Sim que je renonce à l'excursion du lendemain matin.

Mercredi 5 novembre

Je traîne au lit jusqu'à neuf heures. Je déjeune seul dans la salle à manger déserte. J'avale mes sept comprimés quotidiens : un diurétique, un antidépresseur, un anxiolytique, un purgatif, un analgésique, un bêtabloquant, et une hormone de jouvence. Après mon café serré, je fume une cigarette en faisant des ronds de fumée. De retour dans ma chambre, j'examine dans le miroir de la salle de bain ma figure ravagée, ravinée, couverte de tavelures brunâtres, mes fanons minables et calleux. Quel massacre ! Dire que j'ai été beau ! Je me suis retenu de cracher sur mon reflet. De la vase de ma mémoire sont remontés des vers de Baudelaire que l'on dirait faits sur mesure pour moi. Plié sur ma canne, la bouche de travers, j'ai fait quelques pas en chevrotant :

Il n'était pas voué, mais cassé, son échine

Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,

Si bien que son bâton, parachevant sa mine,

Lui donnait la tournure et le pas maladroit

*D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois
pattes.*

Je suis allé m'étendre nu sur la chaise longue de la terrasse dominant le lac. Une jolie blondinette qui prenait l'air à sa fenêtre, à ma grande joie, s'est enfuie épouvantée. L'azur, les grands arbres sur le flanc de la montagne, les eaux argentées du lac, le silence profond, ces sublimes harmonies romantiques me rendaient résolument, passionnément, infiniment, mauvais. Devant cette transcendante beauté qui me rejetait dans ma déchéance, m'excommuniait, me bannissait du monde, ma poitrine rachitique s'est gonflée d'une haine absolue. Je fumais avec démesure. Qu'importe le cancer des poumons quand l'âme est déjà rongée

par les métastases? C'est alors que l'idée de meurtre expiatoire a jailli, pure, nécessaire comme une évidence. Et j'ai ri. Oui, moi, honorables jurés, j'ai ri aux éclats.

Quand ils sont rentrés à midi d'une croisière en bateau jusqu'à Santa Cruz La Laguna, j'étais au bar, sirotant mon cinquième *bloody mary* et méditant des assassinats. Marianne et Claudine, ces femmes exquises, m'ont dit que j'avais bonne mine et ont insisté pour que je prenne part à l'excursion de l'après-midi. J'en avais l'intention mais je me suis fait prier. Il fallait que je tue quelqu'un du groupe. Je n'en voulais à personne en particulier, mise à part Lucie. Je n'étais animé que de ma haine de l'humanité juvénile. Les sujets individuels m'étaient à peu près indifférents. Mon intention était d'exécuter, si mes membres débiles ne me trahissaient pas, celui ou celle que le sort me désignerait.

Après le déjeuner, le car nous a emmenés dans la montagne à deux mille mètres d'altitude d'où l'on

peut apercevoir le lac Atitlan dans toute son étendue qui est de cent cinquante km². On découvrait derrière chaque tournant de la route sinueuse, ces panoramas que les guides qualifient unanimement de grandioses (*à couper le souffle* va jusqu'à dire le guide Bêta), et qui arrachaient à mes camarades, agglutinés aux fenêtres, des exclamations infantiles. Moi, imperturbable, je réservais mon souffle et mes nerfs fragiles pour des œuvres plus exaltante. Il n'empêche : ce décor objectivement splendide convenait parfaitement pour le crime à dimension métaphysique que je me préparais à commettre et que je concevais comme une œuvre d'art. Je n'avais pas d'idée précise quant au *modus operandi*. Je comptais sur la complicité du hasard et sur mon propre génie.

Le car s'est arrêté sur un sommet. Ils sont sortis, la caméra sur le ventre. Je les ai laissé prendre de l'avance : j'avais besoin de me recueillir. Je les ai vus disparaître cent mètres plus loin derrière un grand rocher. Le brave Danielito m'a aidé à

descendre du véhicule. Il soufflait un vent du sud appelé *xocomil*. Comme j'approchais en boitant du rocher, ils en revenaient, ayant fait le plein de photos. Pénélope, la lesbienne suave à la poupe épanouie, m'a dit au passage : *Faites gaffe, Abram, n'allez pas trop près de l'abîme*. Je l'ai remerciée en levant ma canne. Je contourne le rocher et débouche sur une plate-forme d'où la vue plonge sur le lac et la couronne de volcans. Un paysage fait pour donner au sédentaire le plus obtus la sensation de l'infini. Un homme de haute taille en anorak rouge se tient debout au bord du gouffre, me tournant le dos, les pieds écartés, les mains sur ses hanches étroites. Je fais deux pas. Je me trouve à quelques centimètres de lui. Perdu dans sa contemplation, il ne m'entend pas venir. Il murmure : *Que c'est beau !* Je prends ma respiration et je lui donne une bourrade au creux des reins. Il fait trois moulinets de ses deux bras avant de tomber dans le vide sans un cri. J'entends le bruit du corps rebondissant sur la paroi rocheuse, puis, quelques secondes plus tard, un paf lointain. Pas

plus difficile que ça. Je me retourne d'un bloc au risque de perdre l'équilibre : il n'y a personne. Mes jambes frêles et variqueuses tremblent, la tête me tourne, mon cœur tambourine contre mes côtes. Ce n'est pas l'horreur de mon acte, c'est la dépense d'énergie et l'émotion d'avoir réussi. Je frissonne d'une intense jubilation. Ce n'est pas le moment de m'effondrer. J'appuie une épaule contre le rocher et je m'applique à maîtriser le rythme de ma respiration, mon pouce droit comprimant l'artère radiale de mon poignet gauche pour contrôler mon pouls. *Qui était-ce ?* me suis-je alors demandé.

J'ai entendu des appels. Jean-Sim a surgi :

- Ah ! te voilà, toi ? me dit-il, d'un ton irrité, magne-toi, tout le monde attend. Ça ne va pas, mon vieux ?

- Un petit malaise, mais ça va.

- Bon, va doucement. Tiens ! Jean-Lou n'est pas là ?

C'était donc Jean-Lou Delagrangé. Le sort, ce juge énigmatique et impitoyable, avait élu le singulier notaire qui savait par cœur le Manifeste communiste. J'ai revu la silhouette de l'homme debout au bord du précipice, le dos maigre, la nuque décharnée, le béret basque : aucun doute, c'était bien lui. Un homme estimable. Mais je ne choisis pas mes victimes. J'ai répondu, en me mettant en marche :

- Jean-Lou ? Non, je ne l'ai pas vu. Pourquoi ?

J'ai aussitôt pensé que ce pourquoi était de trop et je me suis promis de surveiller mes paroles. Tout le monde était assis dans le car dont le moteur ronflait. Nous avons attendu. Certains ne cachaient plus leur énervement. Thérèse, la femme de Jean-Lou, a lancé pour détendre l'atmosphère :

- Vous voyez ce que c'est la dictature du prolé-notariat ? on fait attendre le peuple.

Personne n'a ri. Le mot était trop fin pour eux. Les rustres ! Une demie-heure après, elle a dit d'une voix étranglée :

- Ce n'est pas normal. Ça ne lui ressemble pas.

Nous sommes descendus du car et nous nous sommes dispersés en appelant Jean-Lou. Les mains en porte-voix, face aux montagnes qui m'observaient avec ironie, je m'époumonais. Nous avons inspecté tous les environs, et je n'étais pas le moins zélé. Au bout d'une demi-heure de recherches infructueuse nous avons décidé de rentrer à l'hôtel. Le car filait dans la brume comme un corbillard. Thérèse était muette d'angoisse. A l'hôtel, on a alerté la police. J'ai acheté un cahier d'écolier et me voici, écrivant, fumant et soliloquant, une bouteille de gin à portée de la main.

Mon crime est presque gratuit et plus que parfait. Reprenons. Gratuit, il le serait totalement si je ne lui assignais pas une portée thérapeutique. De fait, je vais déjà beaucoup mieux. Il ne vient des envies de courir, de danser. Et en quoi est-il plus que parfait ?

D'abord, en ce que je n'ai laissé derrière moi ni indice matériel, ni témoin, ni mobile. Mais surtout, surtout parce que je suis, non pas à l'abri de toute poursuite judiciaire (d'ailleurs, si la police devait trop tarder à me démasquer, je leur mâcherais la besogne en leur ménageant des traces, des signes, des preuves irrécusables de mes prochains crimes, car je veux un procès en guise de cérémonie des adieux, une tribune du haut de laquelle j'appellerai les vieux à la révolte ; si tous les vieux du monde voulaient se donner la main...) mais hors d'atteinte de tout châtiment. Je suis inaccessible à la punition. Réfléchissez. La peine a pour fonction d'infliger une souffrance, de faire expier la faute, de provoquer la rédemption du coupable. Rien de tout cela ne peut marcher sur moi. Il n'y a pas pire souffrance que la vie que je mène. J'endure chaque nouvelle journée comme une torture. La prison ? Pour combien de temps ? A quatre-vingt sept ans, mon espérance de vie est consommée et s'est muée en désespérance. De toute façon, j'y trouverais enfin le repos, moi qui traîne ma liberté comme un boulet. La mort ? Je la

demande et je la recevrais comme une grâce. Ne devrait-on pas rétablir la peine de mort en faveur de ceux qui la réclament ? La peine de vie est pour moi la peine capitale. Je veux seulement un procès digne du doyen d'âge des tueurs en série, dont bientôt je remporterai le titre. Debout sur le banc des accusés, je retournerai l'accusation contre la jeunesse ingrate. J'aurai ma photo dans le dictionnaire des grands criminels. La gloire.

Jeudi 6 novembre

Le corps a été retrouvé ce matin. Nous sommes tous bouleversés. Thérèse a poussé un hurlement interminable de louve en rut. Je n'aurais pas cru qu'elle l'aimait tant. On l'a portée dans sa chambre. Jean-Sim m'a pris à l'écart :

- Abram, toi qui es psy, aide-la à amorcer son travail de deuil.

- Compte sur moi, Jean-Sim. Le deuil, c'est ma spécialité.

Je suis allé à son chevet. Je lui ai pris la main et j'ai murmuré les banalités d'usage sur la cruauté d'un destin aveugle, l'indispensable courage et la force vitale. Quelques amis étaient là, silencieux. Thérèse a serré ma main. Les sourcils froncés elle a dit d'une voix faible :

- Je ne comprends pas..., il y a quelque chose qui cloche... Jean-Lou connaissait la montagne, il a fait de l'alpinisme..., comment a-t-il pu tomber de cette plate-forme ?

Nous avons échangé des regards perplexes.

- Un malaise, peut-être ? a suggéré timidement Antoine

- Impossible. Il était en pleine forme.

C'est alors que Goth a tiré sa première flèche, en dardant sur moi ses yeux chafouins :

- Il faudrait savoir qui l'a vu le dernier...

L'attaque était directe. Je n'ai pas pu m'empêcher de tressaillir et de détourner les yeux.

Nous avons décidé à l'unanimité d'écourter le voyage et nous sommes rentrés le soir même à Guatemala Ciudad. Avant le dîner, Jean-Sim nous a réunis dans un salon particulier et a prononcé un discours funèbre assez sobre. Il a réussi à réserver un vol pour Paris, demain matin. Il a annoncé la

destination du prochain voyage : le Vietnam et il a déclaré d'une voix forte que ce voyage-là se ferait avec Thérèse ou ne se ferait pas. Nous l'avons longuement applaudi.

Goth prenait un verre au bar. Je l'ai abordé de front et lui ai dit d'une voix neutre :

- Tu ne crois pas à la thèse de l'accident. Moi non plus.

Il a répondu avec un sourire goguenard :

- Je m'en doutais. Si nous avons raison, c'est grave.

- Très grave. J'ai deux suspects, ai-je ajouté en souriant de même, mais je ne peux rien dire.

- Moi, je n'en ai qu'un seul. Il faut trouver la faute.

- Exact. A condition qu'une faute ait été commise. Au fait, Marianne et toi, vous irez au Vietnam ?

- Bien sûr. Toi aussi ? Je m'en réjouis.

Il sait que je sais qu'il sait. Oui, j'irai au Vietnam. J'aurai quatre-vingt-sept ans. L'ardeur nouvelle qui brûle en moi me maintiendra en vie jusqu'à l'année prochaine, j'en ai la certitude. Je jure qu'Augustin Goth sera rapatrié dans un cercueil.

Copyright

Tournesol Conseils
Quai aux Pierres de Taille, 37-39
1000 Bruxelles
02 210 89 50

Edition électronique

Luc Pire Electronique
Avril 2002
Liège
lpe@lucpire.be
<http://www.lucpire.be>

Version

Français
2-87415-050-9
D-2002-6840-39

Version électronique

C. Xanthoulis

Design Couverture

Olivier Evrard

Ce livre électronique téléchargeable et consultable gratuitement
en ligne vous est offert par les Editions Luc Pire.
Pour plus d'information sur le livre électronique, ou pour acquérir
d'autres ouvrages, n'hésitez pas à nous contacter
ou à visiter notre site Internet

Licence

Par le téléchargement d'un livre électronique, Luc Pire Électronique consent à l'utilisateur qui l'accepte une licence dans les présentes conditions.

La licence confère à l'utilisateur un droit d'usage privé, non collectif et non exclusif, sur le contenu du livre électronique. Elle comprend le droit de reproduire pour stockage aux fins de représentation sur écran monoposte et de reproduction, en un exemplaire, pour copie de sauvegarde ou tirage sur papier. Toute mise en réseau, toute rediffusion, sous quelque forme, même partielle, est donc interdite.

Ce droit est personnel, il est réservé à l'usage exclusif et non collectif du licencié. Il n'est transmissible en aucune manière. Tout autre usage est soumis à autorisation préalable et expresse, adressée à Luc Pire Electronique (editions@lucpire.be).

La violation de ces dispositions impératives soumet le contrevenant, et toutes personnes responsables, aux peines pénales et civiles prévues par la loi.

A Propos de l'auteur

Date de naissance : 20 janvier 1938

Lieu de naissance : Ougrée

Biographie

Foulek Ringelheim, juriste, essayiste, est aujourd'hui membre du Conseil supérieur de la Justice. Il a publié et dirigé de nombreux essais et articles sur la justice. Mais c'est avec *Le juge Goth*, un premier roman décapant, publié en 1999 dans la collection *Embarcadère* des Editions Luc Pire, qu'il a fait son entrée remarquée en littérature. *Abram Potz* est un texte inédit, disponible en exclusivité sur Internet.

Bibliographie

Le Juge Goth, roman, Editions Luc Pire, 1999.

Punir, mon beau souci (dir.), essai collectif, éditions ULB, 1984.

Les Juifs entre la mémoire et l'oubli (dir.), essai collectif, Editions de l'Université Libre de Bruxelles, 1987

Amour sacré de la justice, essai, Labor, 1998

Edmond Picard, jurisconsulte de Race, essai, Larcier, 1999

Argumentaire

« Moi moi, Abram Potz , j'ai tué. De mes mains crevardes et frigides, sans mobile conscient, sans émotion perceptible, sans effort, d'une chiquenaude gratuite, j'ai jeté un homme à la mort. J'ai accompli mon premier meurtre et je retrouve, non pas une raison de vivre, ce serait trop demander, mais une raison de ne pas disparaître encore et une vigueur morale incroyable. Je dis premier crime comme on dit premier amour, car je présume qu'il y en aura d'autres. La jouissance que procure celui-là vaut bien celle que donne le second, même si j'en ai oublié le goût. Mais oï Abram ! oï Abram ! du calme.

J'ai acheté à la boutique de l'hôtel un cahier d'écolier à couverture plastifiée bleu pétrole à spirale, trente-deux feuillets quadrillés. Il fallait que j'écrive.(...) »

Abram Potz, psychiatre à la retraite, aime voyager en groupe. Pas n'importe quels groupes et pas n'importe quels voyages : uniquement ceux qu'organisent les Voyages d'Hippocrate. On n'y côtoie que des confrères et leurs épouses, on est assuré de ne manquer ni de confort ni de conversation. Mais à quatre-vingt-deux ans, certaines choses se compliquent et d'autres deviennent plus simples. Comme aimer et tuer, par exemple. Mais dans quel ordre ?